

THÉÂTRE
COMPLET DE
SACHA
GUITRY

Théâtre complet
de

**SACHA
GUITRY**

Tome 6

Club de l'Honnête Homme

© Éditions Solar. Librairie Académique Perrin.
Les éditions du Club de l'Honnête Homme, 1973.

UN MIRACLE

MARIETTE OU
COMMENT ON ÉCRIT
L'HISTOIRE

HISTOIRES DE FRANCE

FRANS HALS OU
L'ADMIRATION

CHAGRIN D'AMOUR

VILLA À VENDRE

MONSIEUR PRUDHOMME
A-T-IL VÉCU ?

UN MIRACLE

Comédie en quatre actes

*Représentée pour la première fois
au théâtre des Variétés,
le 6 décembre 1927.*

A mon meilleur ami.
(Quel est celui qui va me remercier le premier ?)

S.G.

PERSONNAGES

	MM.
<i>Robert Josselin</i>	Pierre Fresnay
<i>Monsieur René</i>	André Lefaur
<i>Raymond Laroche</i>	Gaston Dubosc
<i>Gaston de Parmesan</i>	Pauley
<i>Emmanuel Bernay</i>	G. Dupray
<i>L'aubergiste</i>	Larquey
<i>Un monsieur</i>	Jacques-Albert
<i>Un maître d'hôtel</i>	Louis Sance
<i>Premier gendarme</i>	Chevillot
<i>Deuxième gendarme</i>	Berguet
	Mmes
<i>Doudou</i>	Maud Loty
<i>Madame Laroche</i>	Jeanne Veniat
<i>Geneviève Laroche</i>	Janine Ronceray
<i>Madame Saujon</i>	Jeanne Loury
<i>Kiki</i>	Thomassin
<i>Lulu</i>	Blanche Hellé
<i>Une servante</i>	Luce Fabiole
<i>Une autre servante</i>	Micheline Bernard

ACTE PREMIER

LE DÉCOR

Le premier acte se passe à Paris, chez Robert.

Au lever du rideau, la scène est plongée dans l'obscurité.

On entend un bruit de clef dans une serrure, puis une porte s'ouvre, au fond du décor, à droite, et, simultanément, le plafonnier s'allume. Mme Saujon vient d'entrer chez Robert. C'est une femme de cinquante-deux ans, grisonnante, agréable à voir et presque distinguée. Pourtant c'est la concierge.

Quant au décor, il est particulier. Sa forme est normale, mais c'est tout l'appartement de Robert dans une seule pièce.

Au fond, c'est la chambre à coucher ; à gauche, c'est le salon ; à droite, c'est la salle à manger. La chambre à coucher, c'est le lit dans une alcôve, un guéridon et une chaise. Le salon, c'est une table à jeu, deux fauteuils de cuir et un clubfender devant la cheminée, — et la salle à manger, c'est une table ovale, un buffet et six chaises.

La chambre est Louis-XVI, la salle à manger est Henri-II et le salon était moderne en Angleterre, il y a quinze ans.

Des tableaux, aux murs, accompagnent ces divers styles, et les tentures murales sont également des trois époques.

En outre, pour éviter toute erreur, chacune de ces trois pièces est désignée par une pancarte imprimée.

Il y a deux portes dans le décor. L'une à la tête, l'autre au pied du lit. Sur cette seconde porte une quatrième pancarte indique : « La salle de bains ». Dans la salle à manger, il y a une fenêtre. Ce côté du décor est légèrement mansardé.

Robert, couché, dort profondément. A la pendule qui est sur la cheminée il est midi, — ou bien minuit. Mme Saujon, en entrant, avait un

Sacha Guitry

plateau sur la main gauche. Elle a déposé ce plateau sur la table à jeu, et elle va ouvrir les rideaux de la fenêtre. Il fait grand jour dehors. Donc il est midi. Elle traverse maintenant la scène et va mettre en marche un phonographe, qui se trouve à gauche, dans le salon. C'est Marchita que l'on entend. Mme Saujon s'est assise et elle attend. Tout ce qu'elle fait, elle le fait gravement, avec de bons yeux naïfs. Vers le milieu de la chanson, le dormeur lentement s'éveille et fredonne en s'étirant, puis, même, il improvise des paroles qui vont plus ou moins bien sur l'air de Marchita.

Robert :

Bonjour, madam' Saujon !
Comment qu'ça va...
Qu'ça va c'matin... ?

Madame Saujon : Ça ne va pas trop mal.

Robert :

Tant mieux pour vous !
Quelle heur' qu'il est ?

Madame Saujon : Midi passé.

Robert :

Midi passé ! Voyez-vous ça !...
Mais je n'vois pas
Mon p'tit repas... ?

Madame Saujon, faisant ce qu'elle dit : Je vous l'apporte.

Robert :

Ell' me l'apport' ! Cré nom de nom,
Quell' brav' femm' que madam' Saujon !

Madame Saujon : Vous êtes de bonne humeur, au moins, ce matin...

Robert : Non, madame, je chante pour m'étourdir !... Oh ! ce n'est pas que je sois précisément à la crotte... oh ! non... ça, non... seulement, voilà... heu... vous pouvez arrêter ces messieurs et ces dames, maintenant que je suis réveillé. Les gens qui ne se font pas réveiller en musique sont des fous... et je ne le leur envoie pas dire !... (Robert Josselin est un homme de vingt-six ans. Ce n'est pas seulement un joli garçon, il a du charme. Mme Saujon a arrêté le phonographe et elle revient vers Robert.) Non, certes, madame Saujon, je ne suis pas à la crotte, mais... je vais vous dire la vérité... je vais vous la dire à vous, parce que vous êtes... je ne dis pas « ma meilleure amie »... non, je dis : ma seule amie !

Madame Saujon : Dites toujours.

Robert : Vous croyez que je plaisante ? Tenez... je vous le jure sur la mémoire de mes pauvres parents, il n'y a personne que j'aime autant que vous sur la terre !

Madame Saujon : Eh bien, et votre gros ami M. de Parmesan ?

Robert : Je l'aime bien, oui... oh ! je l'aime beaucoup, mais je ne l'aime pas plus que vous, dans le fond, vous savez.

Madame Saujon : Et votre petite amie ?

Robert : Doudou ? Ah ! c'est un numéro fameux, celle-là, j'en conviens... mais il ne faudrait pas me donner à choisir entre elle et vous, par exemple !

Madame Saujon : Taisez-vous donc !

Robert : Mais, madame Saujon, comme elle, j'en vois dix, j'en vois vingt... comme vous, je n'en vois pas une, c'est bien simple !... Et puis, enfin, elle, c'est par intérêt qu'elle est avec moi...

Madame Saujon : Par intérêt ?

Robert : Dame ! je fais quelque chose pour elle... tandis que vous, pour qui je ne fais rien, pourquoi êtes-vous gentille comme vous l'êtes depuis cinq ans avec moi ? Pourquoi ?... Voulez-vous me dire un peu pourquoi ?...

Madame Saujon : Est-ce que je le sais moi-même !

Robert : Eh bien, moi, je le sais... et je vais vous le dire. Madame Saujon, vous avez de l'affection pour moi. Oui. Et puis de la vraie affection encore. Une affection, madame, qu'on serait comme qui dirait un salaud si on n'y était pas sensible !

Madame Saujon : Voulez-vous ne pas dire de gros mots comme ça, voyons !... Mon Dieu, vous qui étiez si bien élevé, il y a cinq ans !

Robert : Ah !... ! ça, madame, ce sont les poules qui ont fait de moi ce que je suis devenu ! Depuis cinq ans, je peux dire que les sept ou huit poules qui ont cru devoir...

Madame Saujon : Sept ou huit ? J'en ai compté dix-neuf, moi.

Robert : Dix-neuf ? Est-ce, grands dieux, possible !

Madame Saujon : Oui, parfaitement, dix-neuf... et sans parler de la femme du monde...

Robert : Ah ! la baronne !... Elle était charmante, la baronne. Et quel beau flagrant délit vous avez eu, grâce à moi, dans cette maison, madame.

Sacha Guitry

Madame Saujon : Ne reparlez pas de cela, mon Dieu, quelle horreur ! Depuis vingt ans que je suis concierge, c'était la première fois que je voyais un flagrant de lit !

Robert : La tête du pauvre mari, hein, vous vous en souvenez ?

Madame Saujon : Comment, si je m'en souviens !... Ah ! j'ai bien cru qu'il allait vous tuer.

Robert : Moi aussi, je l'ai cru... le commissaire aussi... elle aussi... tout le monde l'a cru !... Il n'y avait que lui qui n'y pensait pas !

Madame Saujon : Il était bien contrarié tout de même...

Robert : Ah ! ça, oui. Il faut lui laisser ça, il était bien contrarié. Mais il a été si content quand il a su qu'il ne s'était rien passé de grave entre la baronne et moi...

Madame Saujon : Comment, rien de grave ? C'était pourtant un vrai flagrant de lit... car vous étiez dans le lit tous les deux...

Robert : Oui, mais, d'abord, je dois vous dire que « flagrant délit » ne veut pas dire qu'on est dans le lit d'une façon flagrante...

Madame Saujon : Ah ! non ?

Robert : Non. Un délit, c'est un acte répréhensible... Or, elle lui a expliqué que c'était la première fois qu'elle venait chez moi... et qu'il était arrivé juste à temps, juste, juste pour empêcher le malheur... l'acte répréhensible... enfin, quoi, le délit !

Madame Saujon : Et il l'a cru ?

Robert : Oh ! ça... c'est autre chose ! Et je vous avouerai, entre nous, qu'en général, je ne crois pas beaucoup, moi, à la crédulité des maris ! Non, pas beaucoup. Ah ! là, là, y en a-t-il qui se fichent de vous et vous font croire qu'ils ne savent rien !... C'est malin, vous savez, les cocus. Oh ! il faut s'en méfier...

Madame Saujon : Oui, mais, celui-là, tout de même, il avait cherché à savoir...

Robert : Parce qu'elle avait laissé traîner une lettre de moi. Elle avait été imprudente, alors il lui a donné une leçon. Il était bien obligé. Faut pas leur demander l'impossible non plus, voyons...

Madame Saujon : Pourquoi n'a-t-il pas divorcé ?

Robert : Parce que c'est un vrai cocu. Les vrais cocus n'ont pas d'intérêt à divorcer. Un vrai cocu est un homme qui rend les femmes infidèles... Alors, pourquoi en changerait-il ? Que ce soit celle-là ou une autre...

Madame Saujon : Pauvres gens !

Robert : Ils ne sont pas tellement à plaindre, allez !... Ceux qui savent bien s'organiser y trouvent rapidement leurs avantages. Ils jouissent d'une liberté sans contrôle et voient vieillir leurs femmes avec indifférence.

Madame Saujon : Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

Robert : La baronne ? Elle est depuis trois ans avec celui qui m'a succédé. Car c'est une femme fidèle...

Madame Saujon : ... ?

Robert : Mais oui ! Excepté à son mari. Croyez-moi bien, cette femme-là ne demandait qu'à être fidèle... malheureusement, elle a épousé un cocu !... Et c'est vrai qu'il y a déjà trois ans de cela ! Ce que le temps peut passer vite, mon Dieu... et quelle dégringolade pour moi, depuis trois ans... hein ? Cette année-là, — que nous appellerons l'année du flagrant délit, si vous le voulez bien, — cette année-là, j'avais dépensé quatre-vingt mille francs. L'année suivante, j'ai dû m'arranger avec trente-huit mille. L'année dernière, j'ai pu péniblement me faire dix-sept mille francs en bazardant les dernières choses de valeur qui me restaient... et cette année-ci, n'en parlons pas... Ou plutôt, parlons-en !... Débarrassez-moi de ce plateau... venez vous asseoir là... et, maintenant, écoutez-moi bien. Madame Saujon, à ma place, il y a bien des gens qui se tueraient !

Madame Saujon : Oh !...

Robert : Oui, croyez-moi ! Mais tranquillisez-vous, cette idée ne m'est pas venue encore. Elle ne peut pas me venir avant deux ou trois jours... parce que... attendez... avant d'atteindre le navrement complet, j'ai à traverser une période exquise d'insouciance. J'y entre, ce matin. Tant que j'ai eu dix francs dans ma poche, je me suis dit : « Mon Dieu ! mon Dieu, que vais-je devenir ? » Et je me suis affolé. Hier encore, je me demandais comment j'allais pouvoir m'y prendre pour manger ! Aujourd'hui, je n'ai plus de ces inquiétudes matérielles. Aujourd'hui, je sais que je ne pourrai pas manger, vous comprenez ? Savoir, madame, être certain... quelle tranquillité ! Ça durera ce que ça durera, mais, pour l'instant, je me sens libéré de tout souci. Ah ! Je vous jure que mes créanciers peuvent venir carillonner à ma porte... ils peuvent même entrer... ils peuvent fouiller partout... je sais qu'ils ne trouveront rien ! En cinq ans, j'ai donc mangé l'héritage que mes pauvres parents avaient accumulé en trente années de travail. C'est stupide et c'est monstrueux, j'en conviens volontiers, mais combien m'avaient-ils laissé aussi ?... Quatre cent mille francs ! C'était trop —

Sacha Guitry

ou bien ce n'était pas assez ! Qu'est-ce que vous voulez faire avec quatre cent mille francs ?

Madame Saujon : Les placer !

Robert, se levant : A six pour cent, n'est-ce pas ? Et vivre toute ma vie avec vingt-quatre mille francs de rente. Ne rien connaître, ne rien voir, et me priver de tout. Ah ! non, ça non !... Et je crois bien que, tout comte fait, j'ai agi le plus sagement du monde. Parfois, quand le cœur m'en disait, je vivais sur un pied de trois cent mille francs de rente... pendant huit jours ! Mais alors, quels huit jours ! C'était fou, bien sûr, c'était insensé, mais du moins j'ai vécu ! Je ne regrette rien... et si c'était à refaire, comme dit la chanson, je le referais, c'est mon caractère !... Mais, hélas ! il n'en est pas question pour l'instant ! Et voilà où j'en suis en plein vingtième siècle, à la veille des élections !... Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

Madame Saujon : Ce que j'en pense, monsieur Robert ? Eh bien, je pense comme vous, que tout ça est bien triste !

Robert : Mais je ne pense pas que ce soit si triste, madame Saujon.

Madame Saujon : Mais si, monsieur Robert, mais si, vous pensez comme moi que c'est désolant de voir un homme de votre âge dans une situation pareille. Seulement, vous, vous essayez d'en rire, tandis que moi, je n'ai pas même envie d'essayer. Et je ne peux que vous répéter ce que je vous ai dit cent fois déjà : Travaillez donc, monsieur Robert !

Robert : Mais, ma bonne dame, est-ce que vous croyez que j'ai le cœur de travailler ? Et puis, travailler, à quoi ? Il faut tout de même avoir un métier pour pouvoir travailler !

Madame Saujon : Vous connaissez des tas de gens...

Robert : Oui, mais ces gens-là me connaissent !... Ils savent bien que je ne suis pas sérieux...

Madame Saujon : Puisqu'ils vous aiment tout de même...

Robert : Oui, mais ils m'aiment parce que je ne suis pas sérieux ! Je les amuse. Je suis l'animateur de toutes les fêtes, le boute-en-train des soupers, l'organisateur des plaisirs... Le jour où je serai sérieux, je ne les amuserai plus... et ça les ennuiera !

Madame Saujon : Vous ne savez absolument rien faire ?

Robert : Hum... si, aimer !... Mais ça... heu... et pourtant... ce ne serait peut-être pas si bête ! Vous me donnez là une idée...

Madame Saujon : Comment, je vous donne une idée ?...